

DIRKS, Patricia, *The Failure of l'Action libérale nationale*.  
Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991.  
xii-199 p. 39,95 \$

Richard Jones

Volume 48, numéro 1, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305301ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305301ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jones, R. (1994). Compte rendu de [DIRKS, Patricia, *The Failure of l'Action libérale nationale*. Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991. xii-199 p. 39,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(1), 85–87.  
<https://doi.org/10.7202/305301ar>

## COMPTES RENDUS

DIRKS, Patricia, *The Failure of l'Action libérale nationale*. Montréal/ Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991. xii-199 p. 39,95\$

Lorsque j'étais petit, on me racontait des histoires dramatiques qui, bien qu'elles me tenaient dans une attente angoissée, finissaient habituellement de manière rassurante: le bien l'emportait sur le mal. La pauvre Cendrillon a gagné son prince au grand dam de ses sœurs détestables, le gros méchant loup n'a pu dévorer Chaperon rouge, et un autre méchant loup qui voulait bouffer trois pauvres petits cochons a eu la désagréable surprise, en descendant par la cheminée, de tomber dans l'eau bouillante. J'en étais profondément satisfait car la justice avait triomphé.

Lorsque je suis devenu homme-historien, j'ai continué de penser comme un enfant. Hélas! Les nouvelles histoires que j'apprenais ne connaissaient pas toujours une fin aussi heureuse et je fus souvent révolté. Je prends à témoin cette histoire assez bien connue de quelques vaillants nationalistes réformistes qui, après 1934, formèrent un nouveau parti baptisé l'Action libérale nationale. Innocemment, ils pactisèrent avec un loup bien camouflé, Maurice Duplessis, qui ne cessa de manœuvrer en coulisses, qui fit des promesses qu'il n'entendait nullement respecter, bref, qui fit toutes ces choses abominables que font d'ordinaire... les politiciens. Il réussit à éloigner le chef de l'ALN, Paul Gouin, après les élections de novembre 1935, il accrut sa popularité en dénonçant la corruption du gouvernement Taschereau devant le célèbre comité des comptes publics; puis, après l'élection d'un gouvernement de l'Union nationale à l'été 1936, il abandonna les aspects les plus percutants du programme de l'ALN et neutralisa les défenseurs les plus acharnés de ce programme au sein du caucus. Et c'est ainsi que le mal triompha du bien! Inutile de dire que je n'ai jamais raconté cette histoire à mes enfants lorsqu'ils étaient petits.

Plus réaliste, l'historienne Patricia Dirks fait la part des choses dans ce court livre qui constituait à l'origine son mémoire de maîtrise à l'Université Queen's. Bien qu'elle ait examiné les principaux fonds disponibles à l'époque où elle a fait sa recherche, elle n'a pas utilisé le fonds René-Chaloult, très riche, déposé aux Archives nationales du Québec en 1985. Néanmoins, son livre est une excellente analyse de la montée et de la chute de l'ALN.

Dirks situe les origines de l'ALN dans la période prospère avant la grande crise économique pendant laquelle les Libéraux au pouvoir favorisaient une industrialisation rapide par des capitalistes étrangers. Les commerçants et industriels francophones ainsi que les élites professionnelles et cléricales souhaitaient des changements qui accroîtraient leur rôle et leur donneraient plus de contrôle sur l'économie et la société québécoise. Au cours de la Crise, alors que les conditions sociales et économiques s'aggravaient, les uns voulaient surtout réformer le système capitaliste, les autres souhaitaient davantage empêcher le socialisme et raffermir les valeurs traditionnelles.

Les tensions ne tardèrent pas à apparaître au sein de l'ALN. Des nationalistes de Québec comme Philippe Hamel, tribun populiste qui menait tambour battant la lutte contre le trust de l'électricité, se méfiaient des Libéraux venus rejoindre les rangs de l'ALN, notamment Édouard Lacroix, surnommé «l'ours de la Beauce» par ses «amis» de Québec. L'ennui, c'est que Lacroix était riche; il contribuait généreusement à la caisse de l'ALN et s'estimait par le fait même en droit de contribuer à déterminer les orientations de la nouvelle formation politique. Par ailleurs, les Québécois, plus nationalistes, s'entendaient mal avec les Montréalais, supposément plus réformistes.

Avant les élections provinciales de 1935, les chefs de l'ALN ainsi que des conservateurs en vue se rencontrèrent pour former une alliance anti-Taschereau. Duplessis, qui avait eu du mal à se faire accepter comme leader par tous les conservateurs, pouvait difficilement appuyer un parti avec lequel sympathisaient plusieurs de ses propres ennemis conservateurs. Cependant, selon Dirks, il n'eut pas le choix. Duplessis fut «contraint de former une alliance électorale avec l'ALN suivant les termes de ce parti».

Le 25 novembre 1935, les électeurs devaient, selon Dirks, «indiquer quelle troupe a(vait) réalisé la performance la plus convaincante». On peut conclure que les électeurs, qui accordèrent 48% des voix à l'ALN et 50% aux Libéraux, s'avouaient incapables de décider. Si les Libéraux l'emportèrent, c'était, selon Dirks, «grâce aux loyautés partisans traditionnelles» dans les régions rurales, et non pas en raison de la prestation de leur troupe!

Pour permettre à l'ALN de poursuivre sur sa lancée après l'élection, il aurait fallu que Paul Gouin se montrât de taille. Or, comme Dirks le démontre, il se révéla un bien piètre chef. «Faced with the complexities of the post-election scene, Gouin appears to have virtually abdicated leadership of the ALN. His failure to take a more active role facilitated Duplessis's takeover of the Union Nationale.» En effet, à l'Assemblée législative, Gouin se cantonna dans un profond mutisme et ne fit que de rares apparitions au comité des comptes publics. Autour de Gouin, les intrigues se multiplièrent, les vedettes de l'ALN se conduisant, comme Duplessis, en... politiciens. Devant ces jeux, faut-il se scandaliser du comportement de Duplessis qui réussit à évincer son co-équipier?

Après la prise du pouvoir par l'Union nationale, de nouvelles déceptions attendaient les députés unionistes de souche ALN qui espéraient toujours

réaliser intégralement leur programme. Pour commencer, Duplessis écarta rapidement Hamel et ses amis. Et pourtant la province ne se révolta pas devant cette trahison apparente de la part du nouveau premier ministre! En fait, selon Dirks, autant Duplessis perdit d'appuis parce qu'il ne voulait pas la «reconquête de l'économie» ni les mesures libérales réformistes, autant il en gagna en guerroyant contre des politiciens fédéraux et des communistes subversifs.

La morale de cette histoire? Il faut être patient! Après la mort de Duplessis, nous dit Dirks, les politiques réformistes et nationalistes seront de nouveau à la mode. L'Action libérale nationale aura donc été un précurseur. Les bons finirent par l'emporter (bien qu'en cette période «post-Révolution tranquille», je n'en sois plus très certain).

*Département d'histoire  
Université Laval*

RICHARD JONES